

***Le monde de Barney* ou Comment ne pas traduire pour la francophonie**

Le monde de Barney, de Mordecai Richler, Traduit de l'anglais par Bernard Cohen, Albin Michel, « Le Livre de poche », 556 p.

Sébastien Coté

Numéro 197, juillet–août 2004

Traduire, entre les langues

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19388ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coté, S. (2004). *Le monde de Barney* ou Comment ne pas traduire pour la francophonie / *Le monde de Barney*, de Mordecai Richler, Traduit de l'anglais par Bernard Cohen, Albin Michel, « Le Livre de poche », 556 p. *Spirale*, (197), 15–16.

LE MONDE DE BARNEY OU COMMENT NE PAS TRADUIRE POUR LA FRANCOPHONIE

LE MONDE DE BARNEY de Mordecai Richler

Traduit de l'anglais par Bernard Cohen, Albin Michel, « Le Livre de poche », 556 p.

C E RETOUR critique sur la traduction française de *Barney's Version* de Mordecai Richler paraît sans doute au moment où plus personne ne l'attend. Largement décriée au Québec dès sa sortie en 1999, cette traduction me permet toutefois d'aborder concrètement une problématique centrale de la traductologie, soit l'ethnocentrisme, d'autant plus que la construction identitaire de Barney, personnage situé au carrefour des cultures montréalaises de l'entre-deux-guerres à nos jours, occupe une place importante dans le roman.

L'anglais nord-américain, en particulier sur la côte Est, a traversé des siècles de métissage linguistique. Après tout, New York remplaça Nieuw Amsterdam vers 1664 et l'émigration allemande massive du XIX^e siècle constitua une communauté germanophone assez dynamique pour permettre l'existence durable de la *New Yorker Staatszeitung* (toujours active) et du *Volksblatt*, quotidien de Pittsburgh. À cela s'ajoute encore l'immigration juive d'Europe centrale et orientale. Il ne faut donc pas s'étonner de lire des mots yiddish ou d'origine germanique intégrés sans la moindre incongruité dans la littérature anglo-américaine.

Parmi les nombreuses expressions yiddish employées dans *Barney's Version*, plusieurs sont reproduites telles quelles en français. Par exemple, « *shtetl* » (petite ville juive d'Europe de l'Est) et « *shiksa* » (fille non juive : péjoratif) demeurent inchangées. Quant à « *yeshiva* » (école talmudique), « *momzer* » (bâtard) et « *mesh* » (homme ferme et intègre), Cohen les rend respectivement par les variantes « *yechiva* », « *mamzer* » et « *mensch* ». Ce recours à la lettre dans toute son iconicité préserve un aspect de la judéité de Barney par un biais linguistique, bien que certains de ces mots soient moins courants en français métropolitain qu'en anglais nord-américain, même dans le registre familier. Sans doute les relatives possibilités d'émancipation offertes par la Révolution ont-elles mené au passage progressif à la langue française, langue de promotion sociale, au détriment du yiddish. Souvenons-nous par exemple que, dans *L'homme est une femme*

comme les autres, un film de Jean-Jacques Zilbermann, le personnage interprété par Antoine de Caunes ne l'a jamais appris, à la grande déception de sa belle-famille new-yorkaise.

La présence du français dans l'original

Cette attitude de préservation n'empêche pas le traducteur d'effectuer quelques substitutions ailleurs dans le texte, sans doute pour éviter d'abandonner le lecteur *goy* français en terre inconnue. Ici, Cohen privilégie la clarté de la traduction, préférant cette fois rendre le sens au lieu de la lettre. Ainsi, « *boychick* » (garçon ou jeune homme) et « *shlock* » (produit de mauvaise qualité) sont remplacés par « *petit* » et « *navets* », « *shlepping* » (en allemand « *schleppe* ») devient « *trimbalant* » et « *shmuck* » disparaît au profit d'« *abruti* ». Comme ces mots appartiennent au registre familier en anglais nord-américain, Cohen a tenté de les traduire par des termes équivalents. On pourrait ici regretter la disparition de la lettre yiddish. À mon avis, cette perte aurait pu être partiellement évitée grâce au recours mesuré au néologisme (« *schleppant* » pour « *shlepping* »), à l'équivalence partielle (« *chnoque* » pour « *shmuck* ») ou à la note infrapaginale pour expliquer après coup le sens des mots reproduits dans toute leur étrangeté. Cela dit, même en biffant parfois la marque de l'étranger dans le texte, Cohen parvient sans problème à traduire en français le sens des mots yiddish.

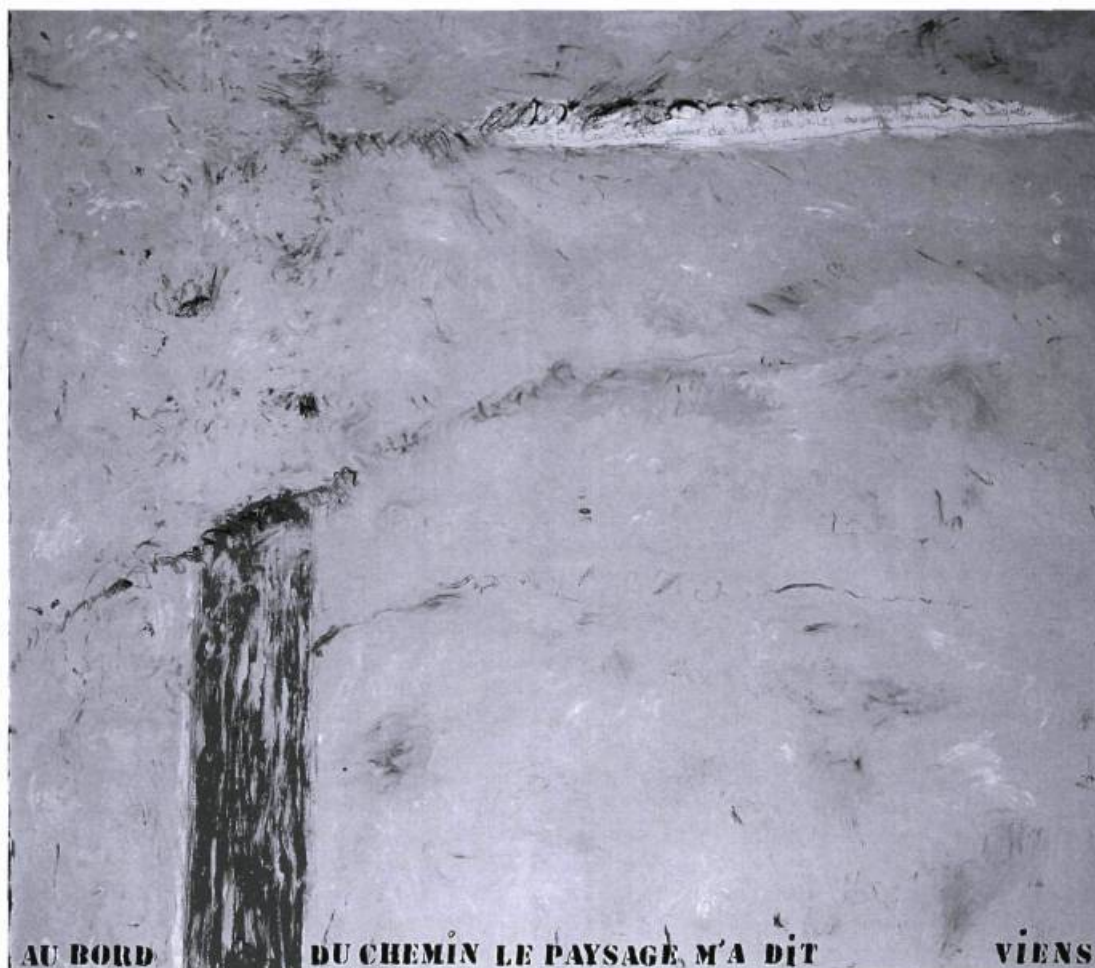
J'ai déjà démontré ailleurs que Cohen éprouvait de graves difficultés à traduire les allusions directes aux réalités québécoises, surtout celles exprimées en français.¹ Je concède d'emblée qu'il s'avère parfois difficile de conserver en traduction des mots pourtant « déjà traduits » (*a fortiori* un dialogue bilingue source de quiproquos). Par exemple, certaines expressions banales sont plus efficaces dans un contexte anglo-saxon, par effet de contraste ou pour des raisons sémantiques (« *vis-à-vis* », « *coup d'État* »). C'est sans doute une des raisons pour lesquelles Cohen n'intègre pas toutes les expressions françaises employées dans l'ori-

ginal. Je pense notamment à « *tout court* », « *de haut en bas* » et « *en route* », qui sont éliminées. Par ailleurs, il en modifie ou corrige d'autres, soit en les attribuant à Richler à l'aide de guillemets anglais, soit en gommant la référence. C'est ainsi que Cohen modifie tantôt un verbe, tantôt un prénom ou un substantif qui ne lui convient pas. Ainsi, « *le roi le veut* », « *Je m'excuse* », « *Bartholomé Savard* » et « *maricons* » deviennent respectivement « *le roi l'exige* », « *Pardon* », « *Bartholomew Savard* » et « *pédales* ». Sans insinuer qu'il cherche à masquer la présence du français dans *Barney's Version*, je dirais que Cohen adopte une attitude interventionniste, souvent discrétionnaire, et qu'il oublie même parfois de marquer clairement la présence du français dans l'original.

Traduire pour la francophonie : une question éthique ?

En fait, le principal problème de cette traduction concerne la cohérence du projet qui la sous-tend, en somme le manque de rigueur *culturelle* du traducteur. Je ne saurais dire quel était son plan d'ensemble, ni s'il respectait des consignes éditoriales précises. Tout ce que je puis affirmer, c'est que le travail de Cohen se révèle bien meilleur lorsqu'il reste en territoire connu : le yiddish et la culture juive, la France, voire les langues étrangères. Il a d'ailleurs traduit *Le pianiste*, récit de Władysław Szpilman, mais à partir de l'édition anglaise, c'est-à-dire sans se soucier de l'original polonais, avec l'accord (ou à la demande) des Éditions Robert Laffont. Comme quoi le traducteur ne peut être tenu responsable de tout... Bref, les difficultés font surface surtout lorsqu'il y a présence du français et, incidemment, de détails relatifs au Québec et à Montréal.

À mon avis, les graves lacunes, très ciblées, de la traduction de Cohen soulèvent le problème du narrataire dans la francophonie. Évidemment, traduire en tenant continuellement compte des particularités *spécifiques* à chaque culture que chapeaute la superstructure politique de la francophonie relève de l'impossible. La diversité de cette communauté *imaginaire* est



Louise Robert, N° 78-290, 2003, huile et crayon sur toile, 190 × 210 cm. Avec l'aimable permission de la galerie Simon Blais. Photo : Marlène Géliveau Payette.

incommensurable et ne saurait être circonscrite par une seule personne. Une telle approche de la traduction est donc inapplicable, tout autant d'ailleurs que des versions à la carte de *Barney's Version*, c'est-à-dire adaptées à chacune des réalités culturelles francophones, car ce serait à la fois un suicide commercial et une babélisation peu souhaitable. En fait, la solution me semble fort simple, du moins en principe : il faudrait veiller à ce que les traductions destinées à la francophonie (aujourd'hui majoritairement françaises) aient le courage de leurs ambitions mondiales et respectent le lectorat extra-européen en évitant de tout *hexagonaliser* à outrance, notamment par le recours systématique à des repères souvent exclusifs à la France. Le français dit standard ou international devrait être un dénominateur commun, non pas une force centripète qui ne fait que travestir un « code de l'entre-nous » (Annie Brisset, *Socio-critique de la traduction*) particulier en réalité universelle. C'est ce à quoi conduit une localisation trop précise de la traduction (ici autour de Paris, mais ce pourrait être Montréal).

Selon moi, *Le monde de Barney* n'est pas une catastrophe sur tous les plans, mais il faut néanmoins insister sur un point. Comme le rappelle Antoine Berman dans *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, il y a plus que les langues en présence qui comptent lorsqu'il

s'agit de traduire : il faut également bien rendre le *sous-texte*. Bien qu'écrite en français, la traduction de Cohen ne transpose pas tous les sous-entendus de l'original dans un autre matériau linguistique. Il est clair que les traducteurs professionnels n'ont ni le mandat ni le temps de s'assurer que leur texte répond aux caprices de chacun. Pourtant, il serait souhaitable que l'activité de traduction littéraire issue de France devienne plus inclusive, ne serait-ce qu'en évitant de recourir à l'argot et au verlan conventionnels, qui ne sont que des régionalismes mieux admis que d'autres, et en tenant davantage compte du lectorat hétérogène de la francophonie. Il existe en effet des moyens plus neutres, des choix esthétiques moins localisés, de rendre la langue populaire.

Enfin, tenir compte du lectorat hétérogène implique une collaboration plus étroite et un respect mutuel entre les éditeurs français et le reste de la francophonie, de même qu'un sérieux questionnement de l'attitude normative étroite des réviseurs (encore très *bon usage* à la Vaugelas, c'est-à-dire centrée sur un noyau restreint de locuteurs). Par exemple, on ne peut pas indéfiniment répéter que personne ne comprend rien au base-ball et écrire n'importe quoi, surtout quand l'auteur fournit lui-même la terminologie officielle, pas plus que « tra-

duire » des termes figés comme *Sûreté du Québec* par « *Sûreté québécoise* », comme l'a fait Cohen, et espérer passer inaperçu (ou simplement ne pas s'en soucier)...

On dit que Richler ne collaborait pas volontiers avec ses traducteurs et qu'il a, un peu pour cette raison, les traductions françaises qu'il mérite. Il ne faut donc pas tenir Bernard Cohen pour seul responsable de ce résultat inégal, car il fait partie d'une institution éditoriale bien rodée. Espérons tout de même que la retraduction des œuvres de Richler (qui s'impose de plus en plus) sera le fruit d'une collaboration étroite entre le Québec et la France, afin de mettre un terme à la situation qui prévaut en ce moment. Traduite à la pièce, rarement de manière convaincante, sans projet d'ensemble et excluant (à Paris) presque systématiquement le lectorat québécois de l'horizon d'attente, l'œuvre de Richler aurait tout à gagner d'une seconde réception, tant au Québec que dans la francophonie, si imaginaire soit-elle.

SÉBASTIEN CÔTÉ

1. Voir « Centre, périphérie et ethnocentrisme : la traduction française de *Barney's Version*, de Mordecai Richler », www.post-scriptum.org (n° 3, 2003). Merci à Amaryll Chanady, Livia Monnet et Philippe Despoix d'avoir suscité cette réflexion.